

# PÉRÉGRINATION

AU CŒUR DE L'ARCHIPEL  
DES ÎLES DE LA LUNE.



MEEF1  
EDITION  
2 0 1 9



« Vous ne voyez que la vérité donc vous êtes injustes »

Fedor Dostoïevski

## Diblo Dibala

Je dois le premier émoi de ma vie d'homme à une farce, de mauvais gout pour certains, elle marque mon passage du statut d'enfant inoffensif à celui de chenapan patenté. Issu d'un petit village de ce qu'on appelle poétiquement les îles de la lune, mes premiers pas furent rythmés par mon initiation religieuse. Mon parcours initiatique débuta à l'âge de trois ans. Ma première institutrice, feu *foundi*<sup>1</sup> Assiatta, fut chargée par ma grand-mère de m'éveiller, en chanson, aux rudiments de l'alphabet arabe. Comptine entraînante elle ne quittait que très rarement nos lèvres. Cinq années passèrent entre mes premières envolées dans la langue d'Al Ghazzali et ce que je considère comme étant ma première expérience spirituelle.

---

<sup>1</sup>Mot signifiant professeur dans les différentes langues de l'archipel des Comores. Il est surtout utilisé pour le maître d'école coranique

Alors âgé de huit ans, je dû comme tous mes camarades du *shioni*<sup>2</sup> préparer une récitation publique qui devait se tenir sur l'esplanade de la mosquée le jour de la fête du mouton. Le jour fatidique, quand tous mes petits camarades rivalisaient d'élégance et de virtuosité, moi j'attendais mon tour avec la tranquille assurance de celui prêt à choquer son monde. Je fus le dernier à passer, la foule m'était toute acquise. Fils de ce que les hommes appellent vulgairement mère courage, comme pour mieux couvrir leur lâcheté, j'étais la mascotte du quartier.

À l'annonce de mon prénom, mon oncle me pris par la main pour me mener à l'estrade. Aussi longtemps que je me souviens, jamais plus je n'ai éprouvé un sentiment de plénitude aussi jouissif qu'à cet instant, là face à cette assemblée qui ne demandait qu'à m'applaudir et que j'avais la ferme intention de décevoir. Je me rappelle la course toujours plus effrénée, à mesure que je m'approchais du pupitre, de mon sang vers mon cerveau, pour ensuite ne faire qu'un tour et envahir tout entier le siège de

---

<sup>2</sup>Nom commun pour désigner l'école coranique dans les langues de l'archipel des Comores

mes futurs maux. Une fois les formules d'usage, pour pareil évènement prononcées, plutôt que de m'adonner à la pieuse et non moins mélodieuse lecture que tous attendaient, je repris frénétiquement un célèbre passage de la chanson qui faisait danser l'Afrique cette année-là :  
DIBLO DIBALA , DIBLO DIBALA

## **Houlaya**

Les jours ayant suivi ce coup d'éclat furent de loin les plus jubilatoires de ma courte existence même si je dois bien avouer que le manège des redresseurs de torts, qui se faisaient un devoir moral de m'alerter sur le traitement réservé par leur rôtiiseur de dieu à ceux qui comme moi blasphémaient ouvertement, me glaçait le sang. Après tout, s'entendre dire à 8 ans que l'on risque de frire pour l'éternité ça interpelle, c'est long tout de même l'éternité surtout vers la fin n'est-ce pas.

Ma mère fut de loin la plus déçue, pensant assister à une cérémonie devant consacrer mon avènement dans la

vie des *hirimus*<sup>3</sup>, elle eut à faire face à l'opprobre si intrusive des bigots révoltés. Aussi traumatisante qu'ait pu être, pour ma famille, la période post-esclandre elle aura au moins permis à ma mère de me livrer l'une de ses premières grandes leçons philosophiques. Alors que je me plaignais de la voir consacrer la majeure partie de ses journées à défaire la rumeur qui enflait dans le village elle me tint ce mot : « *Bo mwana han, ho wandrou kwo kwa ichiya é zambiloï ho ndé zé boï bassi* »<sup>4</sup>. Quel dommage de n'avoir pas entrepris dès mon plus jeune âge de tenir un recueil des aphorismes de ma défunte mère. Véritable concentré de sagesse aristotélicienne, elle prodigua de précieux conseils à tous ceux qui avaient la chance de la côtoyer au quotidien.

Les semaines passaient, mais la grogne ne se démontait pas. La mort dans l'âme, ma mère pris la décision

---

<sup>3</sup>La société comorienne est extrêmement hiérarchisée, les *hirimus* correspondent aux différentes classes d'âge qu'un jeune homme devra connaître avant de pouvoir aspirer à l'insigne honneur de devenir un notable. Le passage d'échelon au sein des *hirimus* est conditionné à l'accomplissement de certains rites de passages.

<sup>4</sup>Soit littéralement : « Seul les chiens ne se soucient pas de ce que l'on pense d'eux »

de m'expédier à la capitale chez mon grand-père paternel. Celui qui avait l'image d'un adorateur zélé du très haut, avait reçu l'ordre de mission de faire de moi sinon une personne docte du moins un jeune homme craignant le courroux du seigneur. Dire que je n'accueillis pas cette nouvelle avec beaucoup d'enthousiasme s'apparente à un doux euphémisme. Pour ma défense il faut dire que sa réputation avait de quoi inquiéter le jeune trublion que j'étais. Haut fonctionnaire du trésor public comorien, loué par tous pour sa probité, il dirigeait un *shioni* au cœur de la médina à deux pas de la prestigieuse mosquée du *zaouini*<sup>5</sup> qui est le mausolée de l'une des plus grandes figures religieuses qu'ait connue l'archipel.

## Mbae

---

<sup>5</sup>Mosquée connu pour être l'ultime demeure d'une grande figure du soufisme dans l'archipel, le Cheikh El Maarouf connu entre autre chose pour avoir fondé la confrérie Chadhuuli.



La première fois que j'ai vu mon grand-père fut aussi pour moi l'occasion d'effectuer ma première visite de la capitale. Celui que l'on m'avait sommé d'appeler *mbae*<sup>6</sup>, malgré l'absence d'affinité, me parut lors de notre rencontre être un géant. Kari-Hila Bakari dépassait de plusieurs têtes tout son petit monde et devait probablement afficher les deux mètres sous la toise. Bedonnant, il incarnait, au moins en apparence, l'idée qu'au village nous nous faisons des cadres de la ville dont la principale préoccupation devait être, lors du déjeuner, l'insoluble dilemme entre *Kangué* et *pilaou*<sup>7</sup>. Le regard hagard *bo mba*<sup>8</sup> semblait toutefois doté du pouvoir de transpercer votre âme en un coup d'oeil. Il explorait le moindre recoin de votre psyché en moins de temps qu'il ne faut pour dire *patossi*<sup>9</sup>. Sentant sans doute l'esprit belliqueux qui m'animait, Il me désarma d'un sourire dont la tendresse indiquait tout de la belle âme qu'il était. Voyant ma mâchoire se desserrer et

---

<sup>6</sup>Grand-père en *shigazidja* langue de la Grande-Comore

<sup>7</sup>Deux plats traditionnels de l'archipel

<sup>8</sup>Pépé en grand-comorien

<sup>9</sup>Pratique mystique liée à l'univers des esprits

mes bras se décroiser, il m'invita à boire le thé dans son salon.

Je m'attendais à découvrir une pièce dont le faste rivaliserait avec celui de la salle de travail de l'imam de la grande mosquée du vendredi du village, qui était de loin la chose la plus luxueuse qu'il m'avait été donné de voir, mais rien de comparable. Ici point d'ornements, aucune tapisserie majestueuse et encore moins de fines broderies, mais des livres, partout des livres occupant le moindre centimètre carré laissé libre par le très austère mobilier composé en tout et pour tout de deux petites chaises taillées dans un tronc d'arbre et d'une table sur laquelle on ne pouvait travailler à deux.

Le thé fut servi par une tante dont j'ignorais le nom. Vêtu à la mode occidentale, elle portait un jean et arborait un t-shirt portant la mention « i love paris ». Fasciné par cet être qui semblait venir d'un autre monde ou alors de la Delorean de Marty MacFly, je ne fis pas attention au caractère brulant du breuvage que l'on venait de me servir. Ma lèvre supérieure porte encore aujourd'hui le stigmate de cet étourdissement. À mon cri de douleur le sage Kari-

hila répondit par un rire dont j'entends encore les vibrations lorsqu'il plait au très haut de me laisser m'adonner à ce doux vice qu'est la mélancolie. Je ne le savais pas encore mais par ce rire il scella l'une de mes plus belles amitiés. À la fois intense à vivre et légère à porter, jamais plus je ne passerais une journée sans une pensée pour mon cher *mbae*. Une fois le thé bu, il me posa à brûle-pourpoint une question que l'on réserve d'ordinaire à des personnes plus âgées.

- Que penses-tu de dieu mon fils ?

- Je ne me suis jamais vraiment posé la question *bo mba* J'avais un avis sur tout : le rythme des prières, la tenue des croyants, l'obséquiosité dont nous devons faire preuve face à un *hej*<sup>10</sup> mais aucun sur l'objet de notre adoration. J'ajoutai tout de même, pensant faire étalage de mes connaissances en *fiqh*<sup>11</sup> :

- De toutes façons nul, pas même le prophète Mohamed louanges à lui, n'a le droit d'avoir une opinion sur lui. Il est le créateur et cela suffit.

---

<sup>10</sup>Nom donné au pèlerin revenu de la Mecque. Devient un titre honorifique

<sup>11</sup>Droit musulman

Mais, saisi par un des accès de colère responsable de ma présence à plusieurs heures du seul village que j'avais connu jusqu'alors, je finis par déclarer :

- Dieu, tout le monde en parle comme de la solution à tous nos maux, on l'invoque et on l'adore sans discontinuité et pourtant il ne fait rien pour ceux d'entre nous qui sont placé par l'indigence à un tel degré de dénuement qu'ils ne pensent à rien d'autre que la survie.

Ce à quoi il répondit, toujours dans son style très caractéristique mêlant bienveillance et ce qui pouvait s'apparenter à de la moquerie mais qui n'était en réalité qu'une manifestation de sa bonhomie :

- Enfin une parole sincère !

Dans la foulée il m'invita à le suivre dans sa chambre, il prit un livre sur son chevet, l'ouvrit chercha une page, et me demanda de la lire d'abord dans mon cœur puis à voix haute. Ces lignes elles sont gravées dans ma mémoire et je pense être en mesure de toujours pouvoir les restituer :

« Je ne suis pas de ceux dont la foi n'est que terreur du jugement, dont la prière n'est que prosternation. Ma façon de prier ? Je contemple une rose, je compte les étoiles, je m'émerveille de la beauté de la création, de la perfection

de son agencement, de l'homme la plus belle œuvre du créateur, de son cerveau assoiffé de connaissances, de son cœur assoiffé d'amour, de ses sens tous ses sens éveillés ou comblés. »

La lecture de cet extrait fut ma première rencontre avec l'homme qui devint mon guide spirituel. Omar Khayyâm, le sage de Nichapour, l'Aristote perse, cet ouléma dont la renommée s'étendait à tout le monde arabo-musulman, et même au-delà, allait irriguer mon rapport à la providence et à la foi. Ces mots ébranlèrent en une fraction de seconde le solide édifice conceptuel que de zélés bigots avaient construit au prix de tant d'efforts.

## **Baya**

Le changement de paradigme amorçait par les mots de Khayyâm fut tel que l'ancien adepte de l'école buissonnières devint l'élève le plus assidu et consciencieux du *palashio*<sup>12</sup> du *foundi* Kari-Hila. Je suis resté chez le vieil

---

<sup>12</sup>Autre appellation de l'école coranique

homme trois ans. Mes semaines étaient rythmée par l'alternance entre école coranique et l'école française.

Le *shioni* dirigeait par mon grand père était à l'image du texte qu'il m'avait fait lire. Contrairement à toutes les écoles que j'avais eu le malheur de fréquenter par le passé, la bigoterie n'était pas l'élément le plus frappant des cours. Chose assez surprenante, au milieu des *courassas*<sup>13</sup>, *moussoihaq*<sup>14</sup>, et autres *shio*<sup>15</sup>, on y trouvé des chefs d'œuvre de la littérature arabo-musulmane. C'est ainsi que j'ai pu lire, avant mes 13 ans, L'alchimie du bonheur d'Al Ghazzali, le hayy ibn yaqhdan d'Ibn Tufayl et surtout les quatrains d'Omar Khayyâm. Les cours étaient rythmés d'une manière qui n'est pas sans rappeler ce qui se fait aujourd'hui dans ce qu'il est convenu de nommer les madras par opposition aux écoles d'antan. Si le travail de répétition occupait une place non négligeable, il n'était pas central. Ce qui importait le plus aux personnes qui

---

<sup>13</sup>Un des recueils les plus utilisés à l'école coranique, on y trouve l'alphabet ainsi que quelques-unes des sourates les plus courtes du Coran.

<sup>14</sup>Coran

<sup>15</sup>Recueil d'histoires, appelées hadith dans l'islam, de la vie du prophète.

avaient la charge de notre éducation religieuse était notre compréhension des valeurs et de la philosophie de l'islam.

Malgré notre jeune âge, les plus âgés d'entre nous n'avaient que 15 ans, la pratique de l'exégèse était fondamentale dans nos enseignements. À partir de l'explicitation d'un récit de la vie du prophète, ou d'une traduction de sourate nous étions invités à réfléchir sur des situations quotidiennes. Malheureusement cette école, qui ne ressemblait qu'à très peu d'autres, ne tarda pas à défrayer la chronique à cause d'un épisode qui allait pourtant nous fournir, en tant que disciples, la leçon qui marqua le plus notre passage à l'école.

Ce jour-là, le plus sceptique d'entre nous déclama, alors que l'un des *Foundi* psalmodiait le coran, un quatrain aux allures de réquisitoire contre la place de l'islam dans la société comorienne. La prose de kari-bangwe était incisive, le timbre de sa voix s'était rempli d'une assurance que nous ne lui connaissions pas : « Aliénante lunule et duègne friponne forment falots de fortune pour Ilots stellaires, quand sur le sentier des doctes borgnes résonne une funeste prière. Madji Na mwendjé ». Si aucun d'entre nous

n'avait compris un traître mot de celui qui ne loupait jamais une occasion de faire l'intéressant, nous savions au ton employé et plus encore aux mines déconfites de nos enseignants, que l'envolée du petit coquin était particulièrement caustique.

- Qu'entends-tu par-là Kari ? répliqua l'un des maîtres.

- C'est pourtant limpide non ? Dans notre bel archipel beaucoup d'hommes de foi travaillent à notre inertie. Ils sont responsables de ce fatalisme qui gangrène la vie de tous et en particulier celle des moins bien lotis. Assurés par des bonimenteurs assermentés que le dénuement dans lequel ils se trouvent leur offre, plus sûrement encore que la mort en martyr, un passeport pour l'éternel félicité, la plus grande partie des nôtres se contentent des miettes que nos élites corrompues veulent bien nous laisser. Après cette autre brillante intervention de notre camarade, nous attendions tous la réponse de mon grand-père qui devait rassurer nos fois chancelantes. Il déclara :

- Cher élève ton scepticisme et ta capacité d'analyse m'honorent de bien des façons. Vois-tu ce que je cherche à vous inculquer par-dessus de tout, ce n'est pas la croyance



aveugle du dogme mais l'esprit critique qui doit vous permettre de saisir les valeurs qui le sous-tendent pour ne jamais vous laisser duper par ceux qui manipulent le texte pour leurs intérêts personnels. Tous autant que vous êtes en tant que futurs lettrés aurez la lourde responsabilité d'être des phares pour ceux d'entre nous qui seront les proies faciles des faux dévots.

Ne supportant pas d'être cantonné à ce rôle de spectateur d'un échange qui je le sentais laisserait à chacun d'entre nous une trace indélébile, j'ajoutai aux paroles du sage :

- Il n'y a point de vents favorables pour celui qui ne sait où il va !

- Et kari de reprendre :

- Est-ce à dire que tout ce que la capitale compte de religieux ne serait qu'un ramassis de sophistes profitant de la crédulité des plus faibles d'entre nous. J'espérais que vous rehaussiez ma foi, mais vous ne faites que cimenter mes doutes.

- Mes enfants, j'aimerais partager avec vous une maxime que j'apprécie tout particulièrement, c'est elle qui commande chacune de mes actions et à l'aune de laquelle tu devras mesurer la sincérité de ceux qui se poseront en

homme de Dieu compte : « Le meilleur des musulmans est celui le plus utile à sa communauté » rétorqua mon grand-père.

Nous ne le savions pas encore, mais cet échange marqué du sceau de l'intelligence et de la fraternité allait être responsable de la fermeture de notre école coranique. Quelques jours après la discussion entre notre ami et *foundi* Bakari le bruit courrait dans la ville que l'éminent Kari-Hila ne serait qu'un vulgaire hérétique. Certains de ses élèves l'auraient entendu déclarer que les 5 piliers de l'Islam ne seraient que pur facéties et que pour être un bon croyant seul compte le désir de l'être. Vent debout, prédicateurs, parents floués et lugubres *foundis* formèrent un agrégat de frondeurs aussi résolu qu'hétéroclite. Il ne se passait pas un jour sans que ces « défenseurs du dogme », le nom qu'ils avaient choisi pour leur groupuscule la grandiloquence n'étant pas le moindre de leurs forfait, ne viennent perturber la quiétude de notre établissement. Pour des personnes qui pensaient que le fait d'interroger des enfants sur le sens de la création était constitutif du pécher d'association, ils ne manquaient pas d'imagination. L'éventail

des subterfuges trouvés pour accomplir leur basse besogne était plutôt large. Ainsi Jet de pierres, installation de puissant mégaphone diffusant des prêches rétrograde, boules puantes et autres mouton spécialement transportés pour l'occasion devinrent notre lot quotidien. Enseigner et apprendre dans ces conditions étaient devenus une gageure. Malgré notre ferme résolution de ne pas abandonner celui qui était parvenu à nous faire oublier nos déboires passés avec la chose religieuse, chaque jour qui passait nous rapprochait de la fin. Mes tantes et oncles organisaient au moins une fois par semaine un petit conciliabule pour tenter de convaincre leur père de renoncer à cette lubie qui pourrait bien finir par leur coûter tous leurs avantages. Il est vrai que papy disposait, en tant que trésorier public général, d'un certain nombre de privilèges que les membres de la famille ne rejetaient, contrairement à lui, jamais à exploiter. Pour eux l'idée de ne plus être traités avec déférence partout où ils leur plaisaient de mettre le pied était impensable, or il se murmurait dans la ville que le Président Abdallah dont *bo mba* était l'un des proches risquait de se résoudre à satisfaire la vindicte populaire en offrant la tête du présumé hérétique pour s'offrir un peu de répit.

Faut dire qu'entre l'action des mercenaires et la révélation de scandales financiers sans oublier sa participation plus ou moins directe à l'assassinat de la militante de l'ANC Dulcie September, sa cote de popularité n'était pas au mieux. Sacrifier un ami, fut-ce-t-il d'enfance, sur l'autel du pragmatisme politique apparaissait dès lors être un moindre mal dans la perspective de son maintien à la tête de l'état.

Fier de ce qu'il considérait comme étant son plus bel accomplissement mon grand-père quant à lui ne pouvait se résoudre à l'idée de fermer son *shioni*. Il résista de longues semaines, mais une énième fâcheuse péripétie eu raison de son abnégation et de son dévouement envers la petite société qu'il était parvenu à créer. Un jour alors qu'il m'avait commissionné au marché lui acheter de quoi se faire le thé au gingembre qu'il affectionnait tant, je fus pris à parti par une horde de badauds qui en me voyant reconnurent le petit fils du *Kafir*<sup>16</sup>. Alors que je revenais du marché les bras chargés de plantes et d'écorces en tout genre

---

<sup>16</sup>Nom donné aux Non-croyants dans la religion musulmane

les invectives commencèrent à pleuvoir : « Nous ne voulons plus de vous ici, déguerpissez, l'école de la honte doit fermer ». Ces joyeux culs-bénit entreprirent de me suivre sur tout mon trajet jusqu'au domicile familial. Je parvins à rester placide sur la quasi-totalité de mon itinéraire, me remémorant les sages paroles de ma mère après mon tour de force du village. Mais les voies du seigneur sont impénétrables, à l'instant où pour garder mon calme je réfléchissais aux fâcheuses circonstances ayant entraînés mon exil du plus beau village des îles de la lune, un des passant éructa :

- Mais c'est le jeune qui blasphéma le jour de la fête du mouton, quoi de plus surprenant la pomme ne tombe jamais bien loin du pommier.

Le rire que je tentais de réfréner fini par éclater. Face à mon hilarité la foule s'embrasa. Si certains se contentaient de me fusiller du regard, les autres ne furent pas si précautionneux et estimèrent que molester un jeune homme de treize ans pour les crimes prétendument commis par son grand père ne les couvrirait pas de honte. Toujours animé de cet irrésistible besoin de provoquer ceux qui me pro-

mettaient l'enfer avec la célérité d'un coup de poing, j'entonnai l'air qui m'avait jadis valu mon éviction. Les coups se faisaient alors plus durs, mais, soucieux de prouver que nous ne céderions pas à leur entreprise d'intimidation, je chantais encore plus fort. Sans le savoir je venais par orgueil de signer l'arrêt de mort de cette formidable aventure humaine.

Je finis certes par pousser la porte de la demeure de familial en un seul morceau, mais le visage tuméfié et les membres endoloris. La douleur irradiait mon corps tout entier et le simple fait de respirer se faisait au prix d'efforts surhumains. Le sang perlait sur mon front, et mes habits étaient en lambeaux. Ce fut la seule fois où je vis mon grand-père perdre son calme et se défaire de son sens de la mesure. À la vue de ce spectacle, il laissa s'échapper un cri d'affliction qui me causa plus de douleur que tous les coups reçus lors de la sinistre procession à laquelle je venais d'échapper.

- Qu'ai-je donc fait, qu'ai-je donc fait se lamentait-il. Je tentai de le rassurer

- Ne t'inquiète pas *bo mba* je suis un garçon robuste, je suis fait du même bois que toi, une bande de frêles badauds ne saurait venir à bout de ma pugnacité. Je leur ai montré que nous autre bakari ne ployons le genou face à personne, ni ne reculons face à l'adversité. Ils ont dû comprendre cette fois que rien ne nous ferait mettre la clef sous la porte. Tu es fier de moi n'est-ce pas, j'ai sauvé l'école. Mais rien n'y faisait les cris ne s'arrêtaient pas, et finir par rameuter tous mes camarades. Alors que je cherchais un banc sur lequel reposer mes membres engourdis, mon grand-père me prit par la main et m'emmena à sa voiture. Une fois dedans je lui demandais :

- Où allons-nous, tu ne me ramène pas à Mitsamiouli, pas maintenant, pas juste quand les choses commencent à devenir intéressantes, je veux être à tes cotés pour cette épreuve.

Il semblait avoir retrouvé sa superbe et me répondit avec la sagesse qui le caractérisait

- Mon fils, malgré ce que tu sembles penser ce qui vient de se passer n'est pas un jeu, ça aurait pu très mal finir, la foule lorsqu'elle se laisse aller à des accès de colère de-

vient incontrôlable, et il n'est pas rare de voir des personnes équilibrés se rendre coupable d'actes qui une fois la frénésie collective passée les horrifiera. Tu as failli meubler la rubrique nécrologique d'Al-Watwan. S'il y'a bien une chose sur laquelle nos compatriotes refusent de transiger c'est l'éducation religieuse de leurs enfants. Je n'ai aucune animosité envers tes bourreaux, ce sont de petites personnes qui à la faveur d'intrigues et de calomnies ont été convaincues par des personnes mal intentionnées que nous entendions bouleverser, sans en discuter au préalable, tout ce en quoi ils croient le plus fermement. S'il t'était arrivé malheur, ta mère ne me l'aurait jamais pardonné, et je ne me le serais moi-même jamais pardonné. Toi ainsi que tes cousins et cousines êtes ceux qui devront porter haut le nom de la famille bakari. Nous ne pouvons pas nous permettre de te perdre si jeune.

Tout en prononçant ces mots, il maintenait une vive allure sans toutefois m'indiquer qu'elle était notre destination, craignant de l'avoir fâché au point de lui faire prendre la fatidique décision de me renvoyer au village je lui demandai une nouvelle fois où est ce qu'il comptait m'emmener.



Ce à quoi il se contenta de répondre que nous allions prendre soin de moi.

Après 15 minutes de route à une cadence effrénée, nous nous retrouvâmes dans une majestueuse demeure des hauteurs de Moroni. Sur le mur près de la porte d'entrée caché par des plans d'aloé-vera se trouvait une élégante plaque couleur de bronze portant la mention : « Docteur Tarik Bousry, pédiatre diplômé de la faculté de Bordeaux ». C'est la première fois que je voyais une chose pareille. Comme à mon habitude, en pareille situation, j'assaillis mon grand-père de questions

- Papy chez qui sommes-nous, il y' a une plaque en or devant chez lui, ça doit être un homme richissime s'il n'a pas peur de se faire voler ces bijoux, et puis qu'est-ce donc qu'une faculté ou un pédiatre ?
- Nous sommes ici dans la demeure de l'un de mes plus vieux le docteur Bousry. Il va t'ausculter pour voir si ton état ne nécessite pas de prise en charge médicale particulière. La suite des événements dépend en partie du diagnostic que l'estimable docteur Bousry fera.

## **La famille Bousry**

Nous fûmes accueillis par une femme dont la grâce semblait trahir une origine divine. Malgré son air altier, sa posture et ses premières paroles indiquaient tout de l'incroyable empathie dont cette femme était capable. Elle nous installa dans l'antichambre du bureau de son mari, nous apporta des rafraîchissements ainsi que de quoi nous restaurer.

- Se faire rouer de coups cela doit donner faim n'est-ce pas  
Kari-Hila ?

- À n'en point douter répondit mon grand père

Le docteur ne tarda pas à faire son apparition, vêtu d'une blouse blanche et avec son stéthoscope autour du coup il venait de d'achever une consultation. La vue de mon grand-père illumina son visage. L'esprit de franche camaraderie qui régnait entre eux était palpable. Le lien qui les unissait paraissait indéfectible, ils furent si heureux de se retrouver et de se laisser aller à l'évocation de vieux souvenirs que j'eus l'impression de n'avoir été qu'un prétexte pour ces retrouvailles. J'appris au cours de la discussion que cela faisait plus de dix ans que les deux compères

n'avaient eu l'occasion de converser de vive voix. Le docteur avait dû opter pour l'exil en France du docteur craignant de finir dans les geôles secrètes de la funeste Garde présidentielle du mercenaire Bob Desnard. Madame Boursy, sentant sans doute que ce petit manège qui fleurait bon la mélancolie pouvait durer des heures, choisi de les interrompre en rappelant la triste condition dans laquelle je me trouvais. L'homme au stéthoscope s'approcha de moi et dis :

- C'est donc lui le fils de ton diabolin de Daïka ?
- Tout à fait, il a hérité de son gout immodéré pour la provocation c'est ce qui nous vaut par ailleurs notre présence.
- Il faut bien que jeunesse se fasse, tu n'étais pas mal dans ton genre non plus. Ne m'oblige à en dire de bonnes au petit. Jeune homme vient avec moi.

Une fois dans son bureau il procéda à quelques palpations puis pris mes constantes. Son verdict était sans appel j'avais quelques côtes cassées et souffrait d'une vilaine entorse dont je ne pouvais prendre la pleine mesure à cause de l'adrénaline. De retour dans son salon il communiqua son diagnostic à mon pauvre grand-père, si cela

n'avait pas entamé sa joie d'être parmi ses vieux amis, je senti tout de même beaucoup d'inquiétude dans son regard.

Nous dinâmes avec le docteur et sa femme. La soirée fut conviviale, et nous étions presque parvenus à oublier les douloureux événements des derniers jours. Mais il était écrit que ce charmant moment ne serait qu'une parenthèse enchantée. Une fois de retour à la maison, nous trouvâmes toute la famille dans le salon, le regard grave ma tante Hassanati pris la parole :

- La situation est grave papa, depuis que tu as quitté la maison nous avons reçu la visite de plusieurs officiels du régime, la maison a essuyée des jets de pierres, le cadet des voisins est en soins intensif à cause de l'une d'elles. Que devons-nous faire, plus d'une fois nous avons failli céder à la panique et tout laissé derrière nous, mais l'idée de t'abandonner nous fut insupportable. Décidément cette journée va de Charybde en Scylla semblait se dire le patriarche avant de prendre la parole
- Mes chers enfants, nul autre que moi n'a à subir le courroux de la foule ou de notre Raïss<sup>17</sup>. Je vais prendre les

---

<sup>17</sup>Chef en arabe

arrangements nécessaires pour que vous puissiez vous rendre à Anjouan le temps que la providence apporte une issue favorable à cette bien ennuyeuse affaire. Quand à toi, mon bien aimé petit fils je t'envoie de ce pas à Mitsamiouli ou ta mère saura mieux que quiconque ce qu'il y'a de mieux à faire pour toi.

La nouvelle me fit l'effet d'un direct, du grand Mike, au plexus non pas que l'idée de retrouver ma mère et le reste de ma famille maternelle me dérangeait, mais les circonstances de ce départ forcé rajoutaient une dimension dramatique à cet au revoir aux allures d'adieu.

## **Maoré**

Le trajet de Moroni à Mitsamiouli dura une éternité, craignant d'être pris pour cible par les forces de l'ordre papy intima l'ordre à son chauffeur de n'emprunter la route nationale sous aucun prétexte. Par la grâce du très haut, nous n'eurent aucun tracas sur le trajet. La lune fut clémente, d'un blanc éclatant elle rendit le trajet plus paisible. Depuis les montagnes, que nous sillonnâmes pendant plusieurs heures l'astre lunaire paraissait être à porter de main.

Je me fis ce soir-là la promesse d'être le premier comorien à poser mon pied sur l'étoile dont notre archipel tient son nom. Vous l'aurez compris ce fut la première d'une longue liste de promesses trahies, la nuque de la lune reste toujours pour moi un mystère.

Je fus accueilli par ma mère que je n'avais pas vu depuis quelques mois, la faute à un travail particulièrement prenant et à l'assurance du bon traitement que je recevais chez papy bakari. Nos retrouvailles furent aussi chaleureuses que notre séparation fut froide. Pleurant à chaudes larmes à la fois la perte de la seule figure paternelle que j'ai eu et mon retour parmi les miens, mon cœur était en proie à des émotions contradictoires. La nuit fut courte, au petit matin ma mère me réveilla et m'annonça la nouvelle. Nous partons cet après-midi pour Mayotte, ton grand-père s'est occupé de tous les détails, il pense que tôt ou tard on risque de vouloir l'atteindre à travers toi.

« Là-bas tout n'est qu'ordre et beauté, luxe calme et volupté ». Quiconque ayant séjourné sur l'archipel des îles de la lune peut légitimement penser que l'une des anaphores les plus célèbres de la poésie française fut dédiée à nos îlots stellaires. Véritable havre de paix, ces séracs de

feu qui jaillirent des entrailles de la mer semblent être ce lieu mystique que l'inventeur du Spleen promet à sa Muse. Mayotte en l'est un des joyaux. Là où cohabitent espaces désolés et décors paradisiaques, architecture d'époque et installations modernes le voyageur reviendra de son séjour chargé d'un trésor inestimable : un regard neuf sur le monde. Bouts-rimés du continent, comme ses lointaines cousines de l'océan atlantique l'hippocampe est une ode à la douceur insulaire qui ravira tous ceux en quête d'authentiques expériences de dépaysement.

Mayotte au-delà des circonstances fâcheuses m'y ayant entraîné me paraissait sortir de l'imagination d'un esthète ayant à cœur que quelconque âme séjournant sur son sol puisse avoir la sensation de visiter un bout d'éden. Nous fûmes accueillis sur place par un proche de ma famille maternelle. Il nous installa dans une petite case SIM situé sur petite terre. Mayotte, seule île de l'archipel restée française après la proclamation d'indépendance de 1975, allait devenir mon refuge, cette terre dont je ne pourrais jamais me départir. Je l'ai senti dès mes premiers pas sur le sol.

Le premier souci de ma mère sur place fut de m'inscrire aux deux écoles, la publique, qu'elle appelait aussi école des blancs, et l'école coranique. J'intégrais une école de *Pamandzi*, j'étais à l'école publique de 7h du matin à midi. Mes journées s'avéraient particulièrement chargées, contrairement à certains veinards la sonnerie de fin des cours n'était pas une délivrance, elle annonçait plutôt le début d'une autre journée. Je me rendais à l'école coranique de chez *fundi* Ibrahim de 13h à 16h, ce qui ne me laissait qu'une heure pour déjeuner et parcourir la distance qui séparait notre case de mon nouveau *shioni*. Loin des préjugés que nous avons à ce sujet, notamment à cause de son maintien dans le giron français, l'éducation religieuse avait toujours sa place sur l'hippocampe. Souvent décriée, l'école coranique faisait partie depuis toujours de la vie des maorés. Plus ancienne que l'école républicaine elle fut longtemps la principale institution de formation des jeunes du territoire durant des siècles. L'avènement de l'école républicaine et laïque ne bouleversa, dans un premier temps, que très peu le fonctionnement des *shioni*. En effet la démocratisation de ce qui était alors considérée



comme l'école des *wazungus*<sup>18</sup> n'est intervenue qu'à la fin du XX siècle laissant ainsi une place prépondérante aux *palashio*. L'islam occupait une telle place dans la vie des maorés qu'en 1947 l'administration coloniale décida de recruter des professeurs d'écoles coranique pour officier au sein des écoles publiques. Aujourd'hui la séparation est claire entre école laïque et religieuse et si la deuxième souffre de la comparaison avec la première, elle rencontre toujours un franc succès auprès de la population locale. Les *shioni* sont vu par les maorés comme l'institution devant permettre à la jeunesse de ne pas oublier ses racines.

Deux ans après mon arrivée sur l'île aux parfums j'appris le décès de celui m'ayant réconcilié avec la religion musulmane, outre le fait de me plonger dans une profonde affliction cette triste nouvelle fit, quasi instantanément, naître en moi une vocation. Je me devais de prendre sa suite, je deviendrai *foundi* à mon tour me suis-je juré à cet instant. Je ne dis rien à ma mère pendant de longues années, caressant d'autres rêves pour moi nul doute qu'elle eu trouvé des trésors d'imagination pour me dissuader de

---

<sup>18</sup>blancs dans l'ensemble des langues de l'archipel.

le faire. Je choisi donc d'attendre de finir mes études universitaires avant d'ensuite parfaire ma formation religieuse pour pouvoir être un maître accompli.

Après l'obtention de mon baccalauréat littéraire ma mère ne vit aucun inconvénient à ce que je poursuive mes études à des milliers de kilomètres. Il faut dire qu'à Mayotte l'offre en la matière était inexistante. Le territoire le plus proche pour des études post-bac était La Réunion. Je fis mes études dans une ville de province à une heure de Paris. D'Orléans, je ne garde pas beaucoup de souvenirs, si ce n'est la rencontre de celle dont je suis l'heureux mari et accessoirement l'obtention de mon DEA en droit public.

J'ai rencontré Assata sur les bancs de la Fac. Alors étudiante en sciences politiques, elle animait un groupe de réflexion sur l'actualité de l'oeuvre de Frantz Fanon. Née à Kigali d'un père algérien et d'une mère rwandaise, elle entretenait avec la France un rapport pour le moins ambivalent. Elle qui pouvait réciter des passages entiers des « Damnés de la terre » et avait en tête les atrocités subies par les militants indépendantistes algériens camerounais ou encore malgache éprouvait toujours un haut-le-cœur lorsque pour désigner la patrie de Victor Hugo on avait recours

au poncif « pays des droits de l’homme ». Après nos années de facultés, Assata accepta contre toute attente de venir vivre avec moi en Egypte pour m’assister dans le cadre de mes études de théologie. Plusieurs membres de ma famille tentèrent de me dissuader d’effectuer ce voyage, arguant que c’était par pur orgueil que j’effectuais ce voyage, que des études de théologie étaient en réalité superflues pour devenir *foundi* à Mayotte et que seule comptait la maîtrise de la lecture du Coran et la foi. Ces années furent particulièrement éprouvantes j’eu à faire face, comme en France, au racisme le plus décomplexé et à l’éloignement des miens. Tant bien que mal je suis parvenu au bout de mon cursus.

L’heure du retour avait sonnée et ma promise appréhendait particulièrement ce moment, n’étant pas croyante elle craignait que mes proches n’acceptent pas sa présence dans ma vie. Elle avait coutume de dire : « Quel parent accepterait de confier l’instruction religieuse de son enfant à un homme marié à un athée telle que moi ». Si les craintes étaient légitimes, je pu la rassurer et la convaincre de faire le grand saut avec moi.

Le retour ne fut pas aussi idyllique que ce que je pensais, notamment en raison de contingences matérielles. Avant de pouvoir ouvrir mon école il me fallait trouver un travail qui me permit de subvenir à mes besoins. Il était pour moi impensable de vivre des cours que je dispensais aux enfants du quartier. Après plusieurs mois de disette, je finis par me faire embaucher en tant que juriste dans une entreprise de travaux public, un bonheur n'arrivant jamais seul ma femme fini par obtenir elle aussi un emploi à la hauteur de ses ambitions dans une association venant en aide aux personnes vivant dans une extrême précarité. Une fois notre sécurité matérielle assurée je pu me consacrer plus sereinement à ma fonction de maitre coranique. Nous avons pu agrandir notre bibliothèque et surtout entamer des petits travaux pour rendre plus facile d'accès la salle de cours à l'un de mes élèves, sur fauteuil roulant depuis qu'un militaire conduisant sous l'empire de l'alcool l'avait renversé. Si nous ne pouvions malheureusement pas gérer toutes les situations de handicap, nous faisons au mieux pour n'exclure aucun enfant, car c'est aussi et surtout ça l'école coranique, un lieu de partage et d'apprentissage des

valeurs cardinales de la société mahoraises : Solidarité,  
respect et dévotion.

**« LÀ TOUT N'EST QU'ORDRE ET BEAUTÉ, LUXE  
CALME ET VOLUPTÉ ».**

Quiconque ayant séjourné sur l'archipel des îles de la lune peut légitimement penser que l'une des anaphores les plus célèbres de la poésie française fut dédiée à nos ilots stellaires. Véritable havre de paix, ces séracs de feu qui jaillirent des entrailles de la mer semblent être ce lieu mystique que l'inventeur du Spleen promet à sa Muse.



40181 700982

93-39288-8 IX-2019

00,00€ prix TTCFrance

ABDOULKARIM ANIL  
AHMED LAILAT  
ALI EL-ANRIF  
ATTOUMANI MARIAMA  
AUSSEIL AURÉLIE



**MEEF1**  
EDITION  
2 0 1 9